

LE PORTRAIT.

1

C'était vers la fin de juin 1832. Je traversais les riants vallons de la Loire pour retourner en semestre auprès de ma mère qui habitait en Dauphiné la petite ville de N.

Une lourde diligence m'emportait lentement et péniblement, et pour abrégier une route fatigante, je mettais sans cesse la tête à la portière. J'y trouvais le double avantage, et de contempler les paysages variés qu'offre cette belle partie de la France, et d'éviter les questions oiseuses des trois compagnons de voyage qui tapissaient en face de moi l'intérieur de la voiture.

Je voyais à chaque instant se dérouler sous mes yeux des spectacles nouveaux et charmants. Tantôt c'étaient de vastes plaines dont les riches moissons déjà jaunissantes attestaient la fertilité. Tantôt c'étaient de magnifiques cotéaux à la crête boisée et dorée des mille nuances du soleil couchant. Puis les immenses prairies qui bordent la Loire, et qui étendent au loin leur frais tapis de verdure. Puis la calme et douce majesté de ce fleuve dont les eaux communiquent à tout cela l'abondance, et qui sont comme la vie de cette riche nature et de ces charmants tableaux.

C'était un spectacle admirable, ou plutôt une suite de spectacles dont la vue me jetait dans le ravissement.

Mais ce qui causait principalement l'admiration des autres voyageurs ternissait pour moi toute cette brillante contrée, et m'inspirait un dégoût involontaire. C'était l'aspect de ces longues et étroites cheminées qui, partant du sol pour s'élever vers les nuages, lancent sans relâche des tourbillons d'une épaisse et noire fumée. Les arbres semblent flétris autour de ces soupiraux de l'enfer, la nature perd son charme, son repos, et toute sa majestueuse poésie.

Parfois un élégant castel m'apparaissait à l'horizon. Je me plaisais à le refaire à l'antique. Ma jeune imagination en augmentait l'importance; les modestes tourelles devenaient facilement des donjons au pied desquels avaient maintes fois combattu de preux chevaliers. Puis, parcourant les murailles, je pénétrais dans l'enceinte, où je voyais errer de belles et gracieuses châtelaines. Je me figurais de nobles et hospitaliers habitants, toujours charmés d'avoir à étaler aux yeux des hôtes la richesse et la magnificence de leur seigneuriale hospitalité.

Mais tout à coup le mercantile obélisque, s'élevant à côté, venait renverser mon château, et me montrer à la place d'avidés industriels, commandant la horde misérable qui leur est soumise avec plus de rigueur que ne le seraient de vieux guerriers à leur chef.

Lorsque la fatigue me forçait à me rasseoir au fond de la voiture, la causerie, établie entre les voyageurs, n'était pas faite pour changer la nature de mes impressions. Je distinguais à travers le bruit strident des roues, les mots de *filatures, machines à vapeur, industrie, chemins de fer*. Leur pesante conversation partait à chaque instant du mot *million* pour arriver au mot *banqueroute*. C'était résumer en peu d'espace toute l'histoire de l'industrie et de l'avidité jamais satisfaite et souvent trompée de nos insatiables commerçants....

Mon âme était triste; je me sentais découragé de vivre dans un siècle dont le luxe me semblait de la misère et dont le soi-disant progrès m'apparaissait comme la plus déplorable décadence.

Tandis que je jugeais si sévèrement le présent, mon imagination, par une opposition naturelle, me représentait sous les couleurs de la plus aimable poésie les siècles passés; ils se déroulaient devant moi entourés de toutes les grandeurs et de toutes les gloires de leur noble et chevaleresque souvenir.

Tout à coup la voiture descendant une colline avec rapidité, me laissa apercevoir un parc immense entouré de chênes séculaires. A mesure que les arbres semblaient glisser devant mes yeux, j'entrevois dans le lointain des tourelles grisâtres et élancées, puis des touffes de lierre se détachant sur l'azur foncé du ciel, puis d'étroites et légères ogives.

Ce gothique séjour était empreint de cet aspect grave et solennel des antiques demeures de nos pères. C'était un majestueux débris de cette grandeur éteinte dont je venais à l'instant même de déplorer la perte.

Je me retournai vivement pour demander le nom de cette demeure seigneuriale, mais avant qu'on put me répondre, la diligence, heurtant avec violence un obstacle qui se trouvait sur la route, versa avec un bruit effroyable. Je ressentis une vive douleur au bras gauche, et aussitôt je perdis connaissance.

Lorsque je rouvris les yeux, je me trouvais à demi-couché sur le bord du chemin: on s'empressait autour de moi, et je reconnus bientôt que j'avais payé pour tout l'équipage. Mon bras était cassé en deux endroits, et me causait déjà des souffrances si aiguës que tout mon courage était impuissant à les supporter, et qu'elles m'arrachaient malgré moi de vrais cris de douleur.

Un des lourds voyageurs, qui venait de partager le sort commun et qui en avait été quitte pour les contusions indispensables en pareille occurrence, me conseilla, après m'avoir congratulé sur ce qu'il appelait dans son langage *ma déconfiture*, d'essayer de me trainer jusqu'au vieux château dont nous n'étions alors qu'à une demi-lieue.

Son avis me parut bon; je me soulevai péniblement, et appuyé sur celui d'entre nous qui avait le moins souffert de la déroute générale, je m'acheminai lentement vers la noble demeure qui, peu d'instants auparavant, était déjà pour moi l'objet d'une vive admiration.

J'avais trop présumé de mes forces et je touchais à peine aux premiers arbres de la longue avenue, qu'elles m'abandonnèrent tout à fait. Je me laissai tomber sur la terre privé de sentiment et épuisé de douleur.

Mon guide courut précipitamment chercher du secours, et, au bout de quelques instants, je le vis reparaitre accompagné de deux hommes portant un vaste fauteuil. Ils m'y assirent et enlevant légèrement leur fardeau, ils m'emportèrent vers le château.

Cette promptitude à me soulager me parut de bon augure et me fit présager une hospitalité généreuse.

Je touchais à la porte d'entrée, lorsque je vis paraître un vieillard d'une taille élevée et d'un visage grave et imposant. Il m'accueillit avec les mots touchants de la pitié la plus sincère, et par ses ordres on transporta l'immense fauteuil sur lequel j'étais à demi-couché dans un appartement dont chaque meuble aurait mérité d'être décrit avec la scrupuleuse patience de nos romanciers modernes.

Un domestique partit à cheval à l'instant pour la ville prochaine et il revint au bout de deux heures accompagné d'un jeune chirurgien qui remit mon bras cassé avec talent et avec une rare délicatesse. Il m'assura que la double fracture, malgré une complication qui la rendait très-douloureuse et nécessiterait un long traitement, ne présentait aucun danger.

Mon nouvel hôte veilla avec sollicitude à ce que tous les soins me fussent prodigués. Une femme attentive autant que zélée prit près de moi les fonctions de garde-malade, et un lit fut préparé pour le chirurgien dans une pièce qui communiquait à mon appartement.

La fièvre commença à se déclarer, et elle me causait déjà une agitation qui se trahissait par des paroles incohérentes. Le maître du château jugea que le repos m'était devenu nécessaire.

"Vous venez, dit-il, d'être soumis à une bien cruelle épreuve, il faut maintenant chercher à calmer cette vive agitation qui augmente vos douleurs. Je vous laisse au soin du docteur et de la bonne Marguerite. Adieu, mon enfant, adieu."

Il mit un accent si paternel à prononcer ces simples mots: *adieu, mon enfant*, que j'en fus ému jusqu'au fond de l'âme, et que je sentis que déjà je n'étais plus un étranger pour le noble vieillard.

II

Après une nuit de souffrances, je m'endormis vers le matin, et en ouvrant les yeux, je vis mon hôte assis près de mon lit. Je lui tendis la main qui me restait libre, et je pressai la sienne avec respect et reconnaissance: je croyais revoir un ancien ami, et il me parla de l'accident qui m'amenait chez lui avec le ton de l'intérêt le plus touchant.

"Ce triste événement, me dit-il, doit amener à sa suite bien des jours de découragement et d'ennui. Je mettrai tous mes soins à vous les rendre supportables, et je m'applaudirai si, plus tard, un beau site, des livres, de la liberté et la société d'un vieillard qui déjà s'intéresse vivement à vous, peuvent adoucir votre convalescence.

"Vous êtes ici au château du Préau, on me nomme le marquis de... J'habite seul cet antique manoir; ma vie est une longue suite de malheurs irréparables qui m'ont rendu toute société un pénible fardeau.

"Le ciel, dans sa colère, m'a repris tous les dons qu'il m'avait faits, et d'une nombreuse famille qui m'entourait jadis, il ne m'a laissé qu'un seul enfant..." il détourna la tête pour me cacher une larme, puis il ajouta d'une voix plus ferme:

"Laissons ces tristes souvenirs; à mon âge, le terme de la douleur est proche. C'est de vous que je dois m'occuper maintenant; ce sont vos souffrances que je veux tâcher d'adoucir.

"Ah! Monsieur, dis-je avec attendrissement, quelle noble hospitalité vous exercez envers un étranger! mais j'en suis digne, je le sens à ma reconnaissance. Je vais à mon tour vous apprendre qui je suis: on me nomme Raoul de Blangy.

"Blangy? interrompit le marquis; j'ai connu dans ma jeunesse un officier de ce nom, qui servait, ainsi que moi, dans le régiment d'Auvergne.

"C'était mon père! m'écriai-je; je le perdis quand j'étais encore enfant."

A ces mots, le marquis m'embrassa avec effusion et je me sentis entraîné vers lui par un sentiment plus vif encore, il avait connu mon père!

"Je suis au service, continuai-je, et je retournerais en semestre à N., près de ma bonne mère, quand l'accident que je suis maintenant tenté d'appeler *heureux* m'amena hier chez vous."

De ce moment, le marquis me traita comme si j'étais son fils, il m'entourait des soins les plus touchants, et en peu de jours, je fus assez bien pour écrire à ma mère, et tromper sa tendresse sur la cause du séjour que j'étais forcé de faire loin d'elle.

Lorsque je pus quitter ma chambre, je descendis, appuyé sur le bras de mon généreux hôte, dans un salon décoré avec magnificence et donnant sur la plus belle partie du parc. Il me conduisit de là à une immense bibliothèque où les ouvrages les plus précieux et les éditions les plus rares étaient classés dans un ordre admi-

nable. Quand j'en eus fait avec lui un examen rapide, il me dit:

"Ce sont mes vieux amis, vous y trouverez peu de livres de l'époque: à mon âge, on ne fait plus guère de nouvelles connaissances."

Comme il achevait ces mots, nous nous trouvâmes en face d'une porte qu'il ouvrit lentement. On eût dit qu'il craignait de déranger le repos ou l'étude d'un être chéri, tant il appuyait doucement ses pas sur le tapis, tandis que son geste de la main semblait me recommander le silence.

J'entrai alors avec une sorte de recueillement dans un petit salon d'étude qui renfermait des meubles de la plus élégante recherche. Un piano était ouvert près de la fenêtre, et sur un chevalet, une vue du parc était ébauchée, puis, dans des vases précieux, des fleurs fraîchement cueillies embaumaient l'air de leur parfum.

Mes yeux parcouraient avec enchantement cette charmante retraite, lorsque, tout à coup, je m'arrêtai saisi d'admiration à la vue d'un portrait de grandeur naturelle, représentant une jeune fille. Sa chevelure tombait en boucles magnifiques sur ses blanches épaules. Sa taille était élancée, son attitude noble, et ses grands yeux pleins d'une douce mélancolie, semblaient ceux d'un ange de lumière qui s'attendrit sur les malheurs d'ici-bas.

Je restais absorbé dans la contemplation de cette beauté pure et touchante, lorsque le marquis me tira de ma rêverie en me disant:

"C'est ma fille: ce séjour lui est consacré. Voici ses pinceaux, sa musique; voici les fleurs qu'elle aime: tout est là comme si je l'attendais ce soir."

Un nuage passa sur son front, puis il ajouta avec vivacité:

"Ah! mon jeune ami, si vous saviez avec quelle tendresse je chéris ma Thérèse! Sa mère m'a été ravie; ses frères l'ont rejoint au tombeau, elle seule est restée pour consoler son vieux père." Puis regardant le portrait avec un doux orgueil: "Elle est bien belle, n'est-ce pas?"

"Oh! m'écriai-je avec un trouble que chaque mot qu'il prononçait venait augmenter, je crois voir une apparition céleste!"

Je ne sais s'il s'aperçut de ce que j'éprouvais, ou si quelque souvenir trop amer vint subitement s'offrir à sa pensée, mais ses traits s'altérèrent, un tremblement convulsif l'agitait, et prenant mon bras avec vivacité, il sortit précipitamment de ce lieu qui lui était si cher.

Je n'osai faire aucune question sur ce dont j'avais été témoin. Le calme avait reparu dans les manières du marquis et plusieurs jours s'écoulèrent pendant lesquels il parut trouver du plaisir à traiter avec moi différentes questions sérieuses.

J'admirais la force et l'étendue de son esprit ainsi que les connaissances profondes qu'une vie solitaire et une organisation admirable lui avaient permis de rassembler. Il aidait mon jugement, incertain encore, de toute la sûreté du sien; il résumait ses pensées sur les hommes, sur la nature, sur les événements avec une précision que je ne pouvais me lasser d'admirer et qui m'éblouissait d'une clarté nouvelle.

J'étais né avec le goût de l'étude, mais il manquait une direction à mon esprit que trop d'enthousiasme égarait parfois: l'entretien d'un homme aussi supérieur que le marquis fut pour moi comme une étoile amie qui me guidait vers la vérité.

Aucune erreur n'obtenait grâce ou pitié devant une intelligence si forte et si ferme; il la poursuivait avec la vigueur d'une raison toujours victorieuse; enfin, un amour éclairé de l'humanité, des pensées religieuses pleines d'élévation, le rendaient le plus parfait modèle de toutes les vertus.

Je sentais chaque jour s'accroître en moi une admiration et un respect sans bornes pour ce noble vieillard.

Mes lettres à ma mère n'étaient remplies que du bonheur d'avoir rencontré si miraculeusement un guide, un père, un ami. Mais ce que je taisais à cette bonne mère, c'était l'existence de cette belle Thérèse, dont les traits divins remplissaient mon âme d'une ivresse inconnue.

La brusque précipitation avec laquelle le marquis avait quitté le lieu qui renfermait l'image de sa fille, m'avait d'abord inspiré la crainte que l'émotion que j'avais laissée paraître en la contemplant ne lui eût déplu. Mais je fus délié de cette pénible appréhension par la manière franche et naturelle avec laquelle ce tendre père ramena bientôt la causerie sur celle dont il était si fier. Les talents de Thérèse, ses douces vertus, l'élévation et la noblesse de sa jeune âme revenaient sans cesse dans ses discours. Je l'écoutais ravi, et mille questions se pressaient en foule sur mes lèvres sans que je pusse trouver la force d'en exprimer une seule.

Enfin, enhardi un jour par la confiance avec laquelle le marquis causait de cette fille si chère, j'osai lui demander pourquoi il s'était séparé d'elle: mais à peine eus-je proféré ces mots, que la même altération qui avait déjà assombri une fois son visage, reparut aussitôt.

"Pourquoi! dit-il d'une voix basse et concentrée, pourquoi! oui, voilà le reproche cruel que je m'adresse sans cesse... Pauvre et chère Thérèse! Innocente enfant! Ah! pourquoi ai-je consenti à me séparer de toi, ma seule consolation sur la terre!" Et il pleurait, et son cœur paraissait prêt à se briser de douleur. Désespéré à mon tour du violent orage que j'avais élevé, je saisis ses mains, je les serrai vivement, mes yeux étaient remplis de larmes. Il vit mon regret amer, et avec un regard qui exprimait le pardon, il me dit:

"Mon enfant, si vous ne voulez pas déchirer mon cœur, ne m'interrogez jamais sur le passé!"

Nous restâmes ensuite silencieux pendant quelque temps, puis peu à peu je m'efforçai de donner une autre direction aux pensées du malheureux vieillard, et le calme se rétablit.

Lorsque je me retrouvai seul, cette scène se retraça vivement à moi. Mon imagination chercha à expliquer ce que ma raison ne pouvait concevoir, et à la suite de la torture que je donnais à mes pensées pour deviner quels dangers pouvaient menacer Thérèse loin de son père, je sentis que ce mystère et la vague terreur qu'il m'inspirait pour cette céleste jeune fille, gravait son image plus profondément encore dans mon âme.

Les jours s'écoulaient avec rapidité quoique nous discussions dans la plus profonde solitude. Il y avait près de trois mois que cette existence singulière durait pour moi, et la douce chimère qui m'occupait prenait à chaque instant de nouvelles forces.

J'étais retourné plusieurs fois avec le marquis porter des fleurs nouvelles dans le lieu consacré à Thérèse, et toujours son image charmante redoublait la force de l'impression que j'avais reçue. Dans mes rêves, dans les longues promenades que je faisais seul sous les grands arbres du parc, je croyais voir son ombre légère près de moi, et je répétais mille fois son nom chéri.

Le marquis éprouvait de jour en jour plus d'affection pour moi, il ne me nommait plus que son fils, et ce seul mot me révélait tout un avenir de bonheur.

Un soir que j'étais longtemps resté seul dans la bibliothèque et que tout occupé d'une seule pensée, j'avais laissé mon livre fermé devant moi, je ne pus résister au désir de contempler encore les traits de Thérèse, et me levant doucement, j'entrouvris en tremblant la porte du cabinet.

Sur un bureau, placé au-dessous du portrait, une lampe renvoyait une lumière douce et vague à la toile vivante, et la céleste figure semblait me sourire, à moi! à moi seul!

Je ne sais depuis combien de temps durait mon extase, lorsque, en abaissant mes regards, ils s'arrêtèrent distraits sur une page encore humide et qui commençait par ces mots: *Ma chère Thérèse*. Malgré la précipitation avec laquelle je reculai sur le champ de quelques pas, j'entrevis aussi, sur cette lettre, mon nom deux fois répété.

J'allais sortir à l'instant même, lorsque j'entendis près de moi la voix du marquis. Il était assis dans le coin le plus obscur de la salle, et la précipitation avec laquelle j'avais en entrant cherché l'image chérie, ne m'avait pas permis de l'apercevoir.

Je me sentais coupable, et j'étais resté confus et immobile, attendant des reproches mérités. L'accent de bonté avec lequel il me parla, me rassura:

"Mon cher Raoul, me dit-il, vous êtes un jeune enthousiaste, et votre amour pour les arts passe les bornes de l'admiration qu'ils doivent inspirer...."

"Ah! pardon, pardon... m'écriai-je, j'ai eu tort, je le sens. Je ne devais pas pénétrer seul dans ce sanctuaire, mais j'ai voulu.... Je n'ai pu résister...."

"Vous êtes excusable, mon cher enfant, reprit le père de Thérèse, en me faisant asseoir près de lui: je vous pardonne, mais le moment est venu de vous ouvrir toute mon âme, et d'attendre que vous me laissiez lire dans la vôtre.

"Ma franchise égalera mon affection, et l'estime profonde que j'ai pour vous. Ecoutez-moi: j'ai remarqué depuis déjà bien des jours que vous étiez distrait et préoccupé. Vous portez toujours le même livre dans vos promenades solitaires, et je suis sûr que vous en ignorez jusqu'au titre. Dans les premiers instants de votre séjour près de moi, les souffrances physiques auxquelles vous étiez en proie, étaient loin d'avoir apporté autant de langueur dans tout votre être. Mon cher Raoul, on ne trompe jamais la clairvoyance d'un père, et je suis devenu le vôtre.... Faut-il vous le dire? Je crains que ce portrait dont vos yeux ne se détachent même pas dans cet instant, et que surtout l'éloge que ma tendresse paternelle m'a entraîné à vous faire de Thérèse, n'ait porté atteinte à votre repos. Raoul, mon cher Raoul, confiez-vous à moi, vous aimez ma fille?"

A ces mots, à ce tendre appel, je me jetai dans les bras du marquis, et je cachai mon front brûlant contre sa poitrine. Aucune pensée n'était distincte en moi, une émotion trop vive me saisissait, enfin je m'écriai:

"Oui, j'aime, j'aime votre Thérèse, et je sens que cet amour sera éternel!"

"Mon fils, reprit le marquis en me serrant doucement contre lui, il est un vœu que du fond de mon âme j'adresse au ciel, c'est que mon unique enfant, ma douce Thérèse, rencontre dans la vie un époux digne d'elle. Depuis que je vous connais, ce vœu me semble près d'être exaucé. Je vous ai étudié, j'ai voulu connaître toute votre âme; vous êtes un noble jeune homme aux pures croyances et aux pensées élevées. J'ai pour vous toute l'affection d'un père, ah! puisse-je le devenir en effet."

Le ciel s'ouvrait pour moi: je fléchis le genou devant l'image de Thérèse, et je jurai à son père de tout entreprendre pour mériter l'amour de cet ange.

"Un doux avenir peut encore luire pour moi, continua-t-il, et appuyé sur mes deux enfants, j'espère descendre doucement dans le tombeau. Mais je dois encore traîner de longs jours d'isolement avant que ce rêve s'accomplisse.

"Thérèse est encore pour une année entière loin de ces lieux, et vous, Raoul, votre mère vous réclame.